

Predella journal of visual arts, n°57, 2025 www.predella.it - Monografia / Monograph 

Direzione scientifica e proprietà / *Scholarly Editors-in-Chief and owners:*
Gerardo de Simone, Emanuele Pellegrini - predella@predella.it

Predella pubblica ogni anno due numeri online e due numeri monografici a stampa /
Predella publishes two online issues and two monographic print issues each year

Tutti gli articoli sono sottoposti alla peer-review anonima / All articles are subject to anonymous peer-review

Comitato scientifico / *Advisory Board:* Diane Bodart, Maria Luisa Catoni, Michele Dantini, Annamaria Ducci, Fabio Marcelli, Linda Pisani†, Neville Rowley, Francesco Solinas

Redazione / *Editorial Board:* Elisa Bassetto, Elisa Bernard, Nicole Crescenzi, Livia Fasolo, Silvia Massa, Elena Pontelli

Assistenti alla Redazione / *Assistants to the Editorial Board:* Teresa Maria Callaioli, Vittoria Cammelliti, Angela D'Alise, Roberta Delmoro, Ludovica Fasciani, Flaminia Ferlito, Matilde Mossali, Ester Tronconi

Impaginazione / *Layout:* Elisa Bassetto, Sofia Bulleri, Agata Carnevale, Nicole Crescenzi, Rebecca Di Gisi

Predella journal of visual arts - ISSN 1827-8655

The article is a testimony to the years of friendly exchanges between the author and M. Laclotte, especially in the founding period of the Institut National d'Histoire de l'Art.

La première fois que j'ai vu Michel Laclotte, ça devait être vers 1996-1997, afin de l'interviewer pour un magazine d'art auquel je collaborais alors, à propos du projet de création d'un Institut National d'Histoire de l'Art qu'il pilotait avec Philippe Sénéchal, un historien de l'art moderne, maître de conférences à l'université Paris IV, qui l'assistait de toute son immense compétence et de ses non moins remarquables qualités humaines. Le rendez-vous se déroula dans ce qui lui servait cette année-là de bureau : un préfabriqué installé devant le Louvre. J'avais été frappé par cet homme qui me recevait là comme il m'aurait sans doute reçu dans son ancien bureau de président du musée du Louvre, sans rien laisser paraître de l'étrange situation symbolique et réelle qui motivait un tel changement de décor. Celui qui me parlait était officiellement « à la retraite », ce qui signifiait, surtout, qu'il n'était plus au Louvre qui avait été l'essentiel, voire le synonyme de sa vie professionnelle et personnelle. Certes, je ne mesurais pas toute la portée de ce que je voyais, mais mon souvenir reste celui d'un homme à la politesse ferme, qui n'avait rien perdu de l'autorité dont on pouvait supposer qu'il avait dû la posséder et l'exercer, au vu du parcours exceptionnel qui avait été le sien. Je ne savais pas non plus, et ne l'imaginais pas un instant, que Michel Laclotte serait bientôt, avec Alain Schnapp, l'un de mes deux "patrons", dans l'association de préfiguration de l'INHA que j'intégrerais en 1999, pour y travailler jusqu'en 2004, dans ce qui était devenu l'établissement public que l'on connaît.

Tenter aujourd'hui de caractériser le Michel Laclotte de cette période-là (il continua de veiller sur cette institution tant que sa santé le lui permit) me ramène à cette première image : celle de l'homme de l'après-Louvre, capable, pour le bien commun, de travailler dans un préfabriqué comme s'il était sous les lambris de quelque palais républicain.

Il faut, pour comprendre l'attitude du Michel Laclotte que j'ai connu, rappeler des éléments de contexte. Lorsque j'arrive dans l'association de préfiguration, après avoir été recruté par Alain Schnapp et Philippe Sénéchal, le projet connaît un infléchissement important qui s'incarne dans la personnalité d'Alain Schnapp,

qui vient d'accepter d'en prendre la tête. Archéologue et historien de l'archéologie, professeur à l'université Paris I, celui-ci a accepté de s'investir dans ce projet dans un moment délicat où de nombreuses voix s'étaient élevées pour critiquer certaines des orientations du projet Laclotte-Sénéchal, dont une première ébauche venait d'être donnée. Pour le dire brièvement, et bien trop schématiquement, dans un milieu, celui de l'histoire de l'art, divisé par de vieilles querelles entre une tendance dite traditionnelle (plutôt attributionniste) et une autre supposément "moderne" (plutôt dédiée à une approche interprétative), bref dans un milieu où le clivage droite/gauche dans sa version la plus simpliste restait fort, et où le Louvre et Paris IV étaient vus comme du côté de la tradition, alors que Paris I et Paris X apparaissaient comme progressistes, ce projet avait ravivé d'anciennes tensions.

Aussi réducteur que soit un tel résumé, il indique néanmoins quelque chose d'important concernant Michel Laclotte : le cadre dans lequel se situait désormais son action, un cadre de compromis dans lequel il excella sans jamais renoncer à ses idées. Avec l'arrivée d'Alain Schnapp, "Monsieur Laclotte", comme nous l'appelions tous, n'était, pour la première fois depuis longtemps, plus en position de direction. Il n'en fut pas moins influent, le directeur officiel lui laissant tout le périmètre que celui-ci souhaitait occuper, ce qui lui permit à la fois de conseiller, de veiller, parfois de refuser, mais aussi d'incarner une sorte de figure tutélaire, quelque chose entre le grand-père symbolique et la figure en laquelle se résumait une page considérable de l'histoire de l'art et des musées français. La séduction merveilleuse que possédait cet homme fit le reste pour nous faire oublier les désaccords idéologiques que certains d'entre nous étaiens censés avoir, ou avions, avec lui.

Michel Laclotte qui, en héritier revendiqué d'André Chastel, tenait à mener à son terme ce projet de doter la France d'un institut de recherche en histoire de l'art digne de ce nom, fit preuve d'une remarquable intelligence de la situation. Il s'agissait à la fois d'accepter des réorientations du projet, lesquelles étaient soutenues par le cabinet de la Ministre de la Culture, Catherine Trautmann, et en particulier par son conseiller Pierre Encrevé, et de veiller à conserver certains principes de base. Je me souviens notamment de ce qui n'était pas un détail : le refus par Michel Laclotte de l'adoption (l'idée était de Pierre Encrevé) du nom d'Institut International d'Histoire des Arts. Tant le désir de créer un institut français, et de le situer dans une géographie des instituts nationaux, que la peur d'une dilution de l'histoire de l'art dans le pluriel des "arts", s'exprimaient dans ce refus. Certes, Michel Laclotte savait qu'il n'était pas le directeur, et il ne tentait pas de l'être, mais il savait l'autorité qu'on lui reconnaissait, et pour l'avoir vue parfois se manifester, ou pour l'avoir éprouvée moi-même, celle-ci demeurait intacte.

Le Michel Laclotte que nous avons côtoyé à l'INHA était quelqu'un qui se situait dans une sorte d'entre-deux – ni président du Louvre ni retraité s'adonnant aux mots croisés qu'il prétendait faire à l'heure de sa sieste – qui était aussi une forme d'à-côté. Comme il avait travaillé dans un préfabriqué à côté du Louvre, il était désormais à nos côtés : à ceux d'Alain Schnapp qui devint son ami dans un mélange bien aisé à comprendre d'affection et de respect admiratif ; mais aussi aux nôtres, nous les jeunes gens qui fabriquions l'INHA, dont la fréquentation, je crois, lui plaisait plus que d'hypothétiques relations mondaines qui n'étaient pas franchement son genre.

Pour comprendre la relation qu'il était possible d'entretenir avec lui, où une forme d'insolence respectueuse était prescrite, il faut dire que Michel Laclotte avait une qualité que peu de monde peut se targuer de posséder : il ne se prenait pas pour Michel Laclotte. Il nous a accompagné avec son exigence et son humour, ses citations apocryphes de sa mère (alors toujours en vie) qui lui permettaient de nous dire des vacheries qui faisaient nos délices. Il nous a appris sa vision de l'histoire de l'art sans chercher à nous convertir aux joies de l'attributionnisme (même s'il a su entraîner certains d'entre nous dans cette aventure), il nous a parlé de Longhi et de Sterling, de ceux qui avaient compté et aussi, parfois, de ceux qui avaient trahi son espérance. Michel Laclotte n'était pas du genre à révéler des secrets ni à s'épancher sur son sort et ses sentiments. Il aimait dire que, de son précédent statut, seule la voiture de fonction lui manquait, alors qu'il était évident que tout lui manquait du Louvre, sa maison. En ce sens, nous l'avons sans doute accompagné aussi, dans son deuil qu'il poursuivait en silence, nous qui avions la qualité de l'amener vers l'avenir ou, en tout cas, vers le présent, au lieu de le tirer vers le passé.

On pourrait s'étonner que Michel Laclotte ait dédié son dernier "chantier" à une institution non muséale, lui qui avait appelé ses mémoires *Histoires de musées, souvenirs d'un conservateur*, un titre qui dit tout du désir d'effacement de l'homme dans la fonction comme dans le lieu. C'est oublier que cet homme qui s'était formé à l'École du Louvre et avait fait une thèse en un temps où la chose était loin d'aller de soi parmi ses collègues, était fondamentalement un chercheur : un chercheur d'œuvres, de filiations, d'attributions. Un chercheur qui avait été formé par d'autres chercheurs dont il parlait avec une fidélité intellectuelle et affective jamais démentie. Il fallait l'entendre parler de Charles Sterling, du retour de celui-ci en France après son exil américain, des repas hebdomadaires chez lui, pour mesurer la façon dont il était soucieux de payer son écot à ceux dont il se savait l'héritier. En participant à la création d'un institut de recherche, il retournait vers son passé pour en raviver l'héritage, en direction des générations futures qui vivaient son dernier trajet à ses côtés, après le Louvre, à l'INHA.